

ensemble faire une promenade sur la côte à *Paincourt*.

C'est une jolie fille que ma cousine, yeux noirs, petit nez, joues roses, bouche charmante, taille gracieuse, pieds mignons, et grandeur moyenne, en un mot tournée de manière à plaire aux plus difficiles. Aussi faut-il dire, que je n'étais pas maître de moi, je trébuchais à chaque pas et les émotions me faisaient battre le cœur à se rompre dans ma poitrine.

Les villageois nous regardaient passer d'un air curieux ; les plus jeunes semblaient envier *notre bonheur*. D'une main, je faisais tourner ma canne, et de l'autre, je pressais le bras de mon aimable parente. Son cœur m'a-t-il compris dans ce langage muet ? C'est ce qu'elle ne m'a pas encore dit.

III.

Nous ne tardâmes pas à entrer en conversation, elle avait beaucoup lu et moi j'avais beaucoup vu, la promenade fut des plus agréables. Peu-à-peu, mot par mot, nous tombâmes sur le terrain des aventures merveilleuses. Ma cousine était très-enthousiaste, elle commença à me raconter une histoire, le début promettait beaucoup, c'était je crois du domaine des revenants, mais la fin, grand Dieu ! quelle fin !! c'était plus que beau, c'était comique et poétique..... elle ne s'en souvenait plus.

Je riaï dans mes barbes, mais la maligne enfant, blessée dans son amour-propre, se promit bien de prendre sa revanche une autre fois. En attendant nous rentrâmes à la maison, et nous priâmes mon oncle de nous conter une histoire, dans le genre qui lui plairait le mieux, ce qu'il fit de la meilleure grâce du monde.

Ça c'est un *homme*, que ce cher oncle, *ça en a de l'éloquence, c'est sublime, c'est entraînant, c'est pathétique* ; mais une bien plus grande qualité qu'il a, c'est de donner à l'auditoire le temps de prendre son cahier de notes, et de transcrire au fur et à mesure qu'il dit.

Après avoir craché, éternué, et s'être mouché pendant environ dix minutes le bonhomme, prenant la meilleure position du monde, commença ainsi sur le *supremo* avec un grand mouvement oratoire.

Tant qu'à moi, ajouta mon ami, je tournai le plus poliment possible le dos à ma cousine, pour prévenir les distractions, et prenant mon cahier de notes j'écrivis mot pour mot. »

IV.

« Il y a environ un siècle, vivait non loin d'ici un pêcheur qui s'appelait *Jean Rodillard*.

De bonne heure il avait épousé *Marceline*, fille unique du père Abraham Lauson.

Tous deux s'aimaient de cet amour tendre et pur, qui seul naît au milieu des champs.

Pendant leurs rares heures de repos, ils se rendaient sous le bocage voisin, et là s'abandonnant tout entier au charme de la nature et à la beauté du site, ils s'étendaient en actions de grâces, et en louanges sur la bonté du Divin Créateur. Il était beau de les voir, ces deux heureux de la campagne, assis sur le vert gazon et s'appuyant l'un sur l'autre, tandis qu'un rouge-gorg, perché sur un rosier, faisait entendre des sons graves et modulés.

Souvent *Marceline* de sa voix la plus pure, glorifiait le Seigneur dans ses œuvres, alors sa belle voix répétée au loin par l'écho de la vallée, redisait ce cantique champêtre :

Fleurs, l'honneur de nos rivages,
Du Très-Haut riches ouvrages,
Douce et vives images
Des rayons de sa splendeur ;
Unissez-vous vos hommages
Pour les rendre à votre auteur.

C'est lui qui vous fit éclore ;
Il vous ouvre, il vous colore,
Il vous pare, il vous décore ;
Il parfume vos couleurs ;
.....Et par lui l'aurore
Vous arrose de ses pleurs.

Du jour la beauté naissante,
L'heureux sein qui vous enfante
L'eau féconde qui serpente
Pour étendre vos bourgeons,
Tout vous dit et vous présente
Ses merveilles et ses dons.

Mais si son œuvre est si belle,
Qu'est donc sa gloire immortelle ?
Que fut la vôtre auprès d'elle ?
Votre éclat auprès du sien ?
Rien, rien.

Jean saisi d'une juste admiration couvrait son épouse de ses baisers.

« Mon Dieu ! mon Dieu !!, s'écriait-il, conservez-moi-la bien longtemps. »

V.

Plus tard le ciel leur envoya un fils qui fut appelé Louis du nom de son grand père.

Marceline en mère chrétienne éleva son fils dans les préceptes de la foi catholique, et dès qu'il commença à bégayer, elle lui fit prononcer les noms de Jésus et de Marie, et lui montra à former le signe de la croix.

Les deux époux vivaient heureux, aucun nuage n'obscurcissait leur ciel conjugal ; la pensée ne leur était même jamais venue qu'un jour, un revers de fortune, la mort, un accident pourraient leur apporter des chagrins sans fin.

Trois ans s'étaient écoulés dans cette heureuse insouciance de l'avenir lorsqu'un accident vint altérer leur bonheur.

VI.

Un soir avant le coucher du soleil, l'heureuse mère se rendit selon son habitude sur le bord de la grève pour attendre le retour de son mari. Elle s'assied sur une pierre et elle interroge la mer d'un œil inquiet.

Pendant ce temps le petit Louis avait ôté ses sabots, et les plaçant dans un réservoir d'eau, de ses petites mains roses il agite l'eau, les souliers s'entrechoquent et menacent de s'enfoncer.

« Vois, maman, dit l'enfant, comme la mer est grosse ; je vais faire un naufrage. » En effet, à l'instant même, aux cris redoublés de l'enfant, un des sabots disparut dans l'eau.

A cette vue la pauvre mère ne put retenir un cri, et deux larmes roulèrent sur ses joues vermeilles, elle pensa qu'une lame un peu plus forte, une rafale